

Au pied de l'arbre

par Jean-Max TIXIER

Né d'une ville,

je ne proteste pas contre son poids. Je dirais même qu'il me plaît de me confronter à son immensité, de risquer des pointes vers les banlieues excentriques vouées aux marginaux, déjà promises à la ruine, où une nature peu avenante reprend sur le plâtre et la tuile, insidieusement, ses droits, par de mauvaises herbes, des ronces, des arbustes dont j'ignore le nom, toute une prolifération qui souffle à la narine comme une odeur de mort.

Et j'aime aussi, dans l'équivoque d'un cœur différent, tous ces échafaudages lancés à l'assaut du ciel, avec la giration des grues, le va-et-vient des gros insectes d'acier sur les amoncellements de terre d'où s'élèveront bientôt des immeubles, des usines. J'aime l'arrachement des excavatrices grâce à quoi l'on descend dans la mémoire de la cité, ce qui fut comprimé d'existences antérieures pour qu'elle se dresse aujourd'hui dans l'orgueil de ses tours.

Je ne m'insurge pas contre la prédominance du béton. Mon œil, dès longtemps sensible à l'éclat du verre et du métal, apprécie leurs jeux de lumière, celui des couleurs changeant au piège de la matière. J'évolue à mon aise dans le labyrinthe des rues, quand l'homme froisse son semblable dans l'ignorance d'un geste, d'un regard. Nulle envie de me réfugier au loin, de me démarquer de ces structures auxquelles la foule pulvérisée doit sa cohérence. Vocabulaire d'une phrase en perpétuelle évolution, je m'articule, je prends sens de tout cela qui m'environne.

Il existe une qualité de solitude parmi la foule autrement enrichissante qu'on le prétend, et l'on allègue à tort qu'elle relève d'une fatalité écrasante, sans rémission. On parle volontiers d'inhumanité, de robots, de façades aveugles, de cités dortoirs, et jusqu'à convoquer des métaphores d'une rusticité dégradante : celles de la fourmilière, des clapiers, des cages à poules, par quoi l'on exprime que l'homme, ici ravalé à l'état d'animal, n'a d'autre avenir que d'être mangé.

Ainsi, plusieurs de mes amis, habitants des zones rurales, ne se hasardent-ils guère, et seulement à contre-cœur, à me rendre visite. Le plan de l'enfer que j'habite, les cartes Michelin le leur désignent assez. Ils en reconnaissent les tentacules au tracé des routes, à la tache rouge vers laquelle elles convergent dans une concentration de sang, de passions et de bruits, de flammes dévorees où l'être perdrait son âme, son identité.

Quand j'affirme mon adaptation à ce milieu, je suscite l'étonnement, l'incredulité, voire l'indignation. Pour un peu l'on m'accuserait de trahir. D'autant que j'y prétends au bonheur et même – oh, l'impudence ! – que j'y trouve source de poésie. Celle-ci, on l'oublie trop, et parce que trop de gens qui n'y connaissent rien s'en mêlent, ne s'attachent point à des objets particuliers, qui seraient dotés du rare privilège d'inspirer. Elle naît de la façon de poser le regard et les mots, d'ajuster l'un aux autres pour authentifier une relation au monde dont chacun profitera.

Cette prédilection pour l'architecture, pour la cité, ne s'accompagne pourtant point chez moi de mépris, ou d'indifférence, pour le reste : j'entends la nature, témoin plus subtil de l'industrie de l'homme. Tout au contraire, je quête dans le partage et les contrastes la possibilité de varier, d'accroître les plaisirs sans rien renier d'une époque avec laquelle je me sens en accord profond.

Ainsi me soulève parfois une grande faim d'arbre, le désir de la main sur l'écorce. La tête me tourne sous un afflux de souvenirs où se mêlent le platane de l'école communale, un mûrier dans lequel je grimpais chez ma marraine, l'allée de cèdres centenaires d'une propriété familiale, les cyprès du cimetière campagnard de Pertuis où repose mon grand-père, et des pinèdes, des pinèdes où me précède le rire frais de jeunes filles... Je sais que l'on ne peut rien contre une odeur de résine chauffée par l'été.



Dessin original de Jacques BASSE.

En vérité, dans mon quotidien, je ne connais de l'arbre que la dérision. J'habite au second étage d'un immeuble moderne badigeonné de blanc, coque et membrures, comme un navire éternellement au mouillage, à proximité de la mer. Du balcon, je surplombe un jardin de pavés de couleur, agencés selon des figures géométriques, et ne concédant à la végétation que de rares îlots. Les plantes usent là leurs racines dans une terre rapportée, et s'étiolent.

Il fallait à l'espace cette ponctuation verte pour la crédibilité du confort. On l'entretient donc à grand frais. La fonction de décor suppose un remplacement saisonnier, des arrachements prévisibles. On oublie le poids de l'ombre, le prix du temps, tout ce qu'il faut consentir de patience pour que vienne à maturité un sens. Sur la langue des gens d'ici, les mots de sève, de pollen, de pétrole et de radicelle, d'étamine, n'éclosent plus depuis longtemps. Personne ne les écrit sur l'asphalte ou sur le ciment. Mais l'on dit – allez savoir pourquoi ! – qu'ils parlent une langue de bois.

Alors, je garde mes arbres au secret, chez moi, suspendus aux murs, dans la protection de leurs cadres. Ils m'offrent la vivante chaleur des artistes que j'aime, la vibration de leurs nerfs dans la distance des choses vraies. Il suffit d'une tache. Ils portent sur les friches, la terre arable ou caillouteuse, le témoignage de leur flamme, d'un séculaire commerce avec l'homme. Une nuance, une ligne, il n'en faut pas davantage pour quitter la pièce et battre la campagne. L'œil accorde les miracles.

Branches, bronches, branchies, voilà soudain que l'on respire mieux par les mille ramifications de la vie. L'homme est un arbre qui marche et qui se comprend dans la fréquentation de ses frères immobiles. Ce n'est point là séduction de poète. Le sang qui bat aux tempes frappe d'un bruit de cognée, et frappera longtemps encore, élargissant la saignée, jusqu'à ce que le monde chavire dans un ultime craquement.

Plus tard, l'exemple de l'olivier posera sur la resstanque la survie de la forme. Dans le tourment de ses fibres, si souvent confrontées au souffle de l'esprit qu'elles en demeurent façonnées, tout redevient déchiffrable à qui sait voir. L'ensemble de la création conjugue ses aventures, guide le ciseau, la brosse ou la plume, comme il le peut du feu, le soir, à la veillée, pour attiser la verve du conteur, lui donner ce regard de pierre frappée de soleil, pour que la nuit recule sous la montée des songes.

J.-M. T.

Marseille, août 1980.

*Jean Max TIXIER, écrivain, membre du Comité de rédaction
de la revue « Sud », 11, rue Peysonnel, 13003 Marseille*